Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 11

Artikel: Le train de minuit cinq : commis voyageur !
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226632

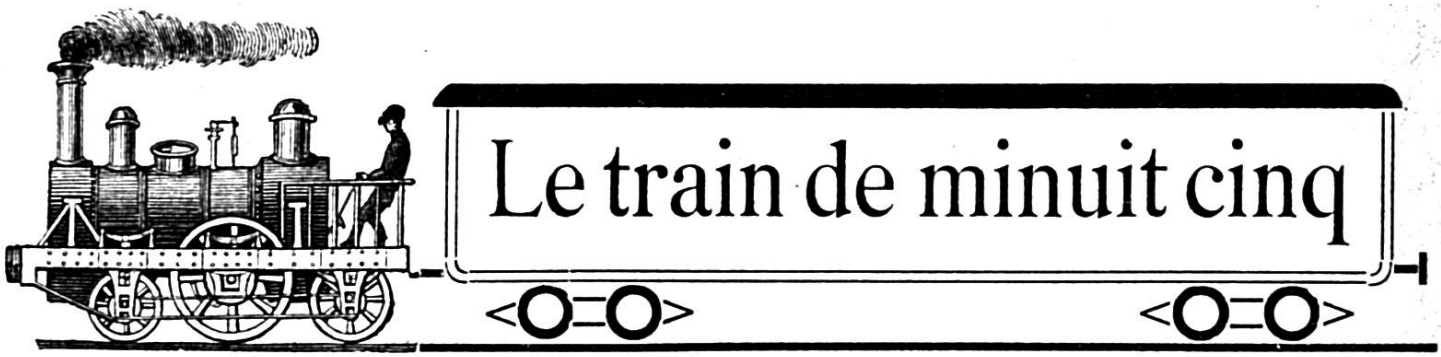
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Commis voyageur !

(A la mémoire de mon vieil ami Pothi.)

Qu'il pleuve ou vente,
Toujours il chante,
Soir et matin,
Sur son chemin...

— Qui ça ?

— Mais voyons : le commis voyageur !

En voilà justement un qui grimpe dans notre cher petit train.

Il ne chante pas...

Il s'assied lourdement, installe sa serviette de cuir entre sa fesse gauche et l'accoudoir. Il ferme les yeux : une longue accoutumance des voyages en commun a tué en son cœur le désir de contempler ses compagnons et même ses compagnes de route.

C'est un homme dans la soixantaine. Il a bourlingué durant quarante années à travers la Suisse. Il a « bouffé » des milliers et des milliers de kilomètres, et aussi des entrecôtes, des saucisses chaudes et des pommes frites ou en salade dans des centaines de buffets de gare, restaurants et auberges, pour permettre à son gosse de devenir avocat ou professeur.

Il a tant couru après les clients que son légitime rêve a été de voir son fiston assis au creux d'un fauteuil club, devant un bureau ministre inspirant une immédiate confiance, attendant les clients sans bouger de chez lui !

En 1908, lorsqu'il a commencé les voyages, jambes huilées comme des bielles de locomotive, cœur tournant plus rond qu'un moteur d'avion, tête bourdonnante de rêves, yeux ouverts sur les enchantements que promettent un abonnement général et un carnet de commandes dans lequel les feuilles de papier carbone mettent un kaléidoscope d'espérances, il regardait défiler le long de la voie les lilas dans les jardinets, les premières primevères dans les prés, la vigne en fleur sous les murs verts de sulfate, le blanc et le rose des amandiers et des pêchers.

Il saluait de la main la garde-barrière au garde-à-vous qui, drapeau rouge voilant pudiquement un ventre lui aussi plein d'espérances, frissonnait dans le grand courant d'air enfanté par le direct.

Sa tournée de clients terminée, il retrouvait dans le petit hôtel de la petite ville ou à l'auberge du village, un ou deux confrères. On soupait, on tapait le carton et, la sage-femme ayant coupé le fil à tous ces joyeux drilles étant une artiste, les bonnes blaques s'envolaient, mettant du soleil dans les ciels de grisailles où vivaient les habitués des antiques pintes où le comptoir n'était pas encore en acajou et les parois en vrai vieux faux chêne fumé.

C'était le temps où presque tous les hommes de chez nous « avaient bien le temps » ; où cent sous étaient cent sous ; où le clair et l'épais n'étaient pas distribués à coups de fusil ; où on ne voyageait, à de rares exceptions près, que par obli-

gation ; où les nouvelles n'arrivaient pas sur des ondes longues, moyennes ou courtes, mais tout doucettement ; où tout au long d'une semaine la sommelière n'entendait guère qu'une seule chanson, et encore simplement sifflée :

Fuir la tristesse,
Blaguer sans cesse,
C'est le bonheur
Du commis voyageur...

Puis est venue la guerre. Pas la toute belle dernière, simplement celle qui devait être la der des der, celle de 1914, dispensant de dures restrictions, servant — si on ose dire — des trains au compte-gouttes, mettant l'honorable corporation des voyageurs de commerce dans leurs petits souliers.

Et des petits souliers, quand on doit marcher sans cesse, ce n'est pas pour réjouir les corps, les cœurs et les cors.

Vint l'entre-deux-guerres, avec ses alternances de cimes vertigineuses et de précipices : pour quelques privilégiés, la petite bagnole qui permet de visiter des tas de clients rapidement.

Pas à coup sûr, car il est d'honorables commerçants qui, voyant la machine stopper sur la place du village et l'ouvrier consciencieux sortir ses outils (mallettes et serviette), ont le temps de recommander à leurs vendeuses : « Voilà Machin, le voyageur de Chose, dites que je suis parti en vacances », avant de s'esquiver par la porte du fond.

Ce qui fait que, comme la blanchisseuse, il faut repasser...

Enfin 1940 : la bagnole va se reposer sur les plots, tandis que son propriétaire, frisant des moustaches blanches et aussi la soixantaine, peine et sue à remettre en marche le moteur à soupape. Un pauvre vieux moteur riche en pannes et en ratés ; mais qu'il faut pousser jusqu'au jour où il sautera !

C'est l'ère des valises pesant dix kilogrammes le lundi matin au départ et qui semblent avoir quintuplé de poids le vendredi soir, lors de la rentrée au bercail. Ce bercail où attend, dans l'angoisse d'un mortel « coup de pompe » possible, une dévouée compagne vieillie dans une quasi solitude qui dure depuis quarante ans.

C'est le temps des vélos aux pneus plats, des sacoches en bandoulière, des cannes à roulette qu'on pousse devant soi, des clients maussades collant des tickets en maugréant au sujet des ersatz qu'on a recommandés au passage précédent.

Et c'est enfin l'arrivée, car on est trop vieux pour reprendre le volant, en ce soir de juillet, dans le petit train. La locomotive électrique ronfle moins fort que le cœur de l'homme fatigué qui vient de fermer les yeux.

Fuir la tristesse,
Blaguer sans cesse...

Le moyen de faire autrement quand on doit gagner sa croûte...

Jean du Cep.

A nos correspondants

Pour faciliter l'acheminement de la correspondance concernant LA REDACTION, nos correspondants et amis sont priés d'envoyer à l'avenir tout ce qui la concerne à l'adresse suivante

R. MOLLES,
Marterey 9
LAUSANNE

Nous profitons de cette occasion pour leur présenter nos compliments et pour leur rappeler que les *délais mensuels pour l'envoi des articles à paraître sont fixés au 25 de chaque mois.*

LA REDACTION.